

M. Lémery je crois a signalé tout dernièrement la part excessive faite dans la presse aux drames de la rue. Mme Isabelle Sandy demandait naguère que l'on mît la vertu plus souvent à l'honneur. Il ne faudrait cependant pas tomber dans le travers des gazettes locales qui félicitent le garçon épicier ou la fille du garde-barrière de ne s'être pas approprié le billet de cent francs ou la broche de platine qu'ils ont trouvé et tout naturellement déposé aux « objets perdus ». Mais je signale volontiers à Mme Isabelle Sandy cette scène qui m'a beaucoup ému : dans le métro, sur une ligne où l'affluence est considérable, une voix d'enfant s'élève, qui domine le bruit de la rame. Une fillette tient un journal; un aveugle, qu'elle accompagne, penche contre le petit visage une oreille, et l'enfant, indifférente à la foule des voyageurs, détaille : « les-nou-vel-les-de-la-der-ni-ère-heure. » C'est toute la presse qui passe par sa bouche, et l'image est saisissante, du besoin d'être informé dont l'aveugle naïvement témoigne. Mais à côté des chroniques les plus brillantes, des faits essentiels, quelles souillures au passage! Vraiment est-il si utile qu'on nous tienne en arrêt devant les viscères de la pauvre petite Nicole?

GASTON PICARD.

MUSIQUE

Le centenaire de Saint-Saëns. — Opéra : reprise de *Samson et Dalila* et de *Javotte*. — Opéra-Comique : reprise de *Phryné*, de la *Princesse Jaune*; Mlle Solange Schwarz dans *Le Cygne*. — Concerts Colonne et Lamoureux : Œuvres nouvelles de MM. D.-V. Fumet et Maurice Emmanuel.

Que l'on veuille bien me passer cette comparaison familière : il en va des ouvrages du répertoire lyrique comme des vieux objets de collection. Il faut de temps en temps les nettoyer, ôter la poussière qui les couvre; mais il faut prendre garde, aussi, de n'en point faire de nouvelles choses en les rajeunissant. Un bon exemple de cette nécessité nous fut donné récemment quand l'Opéra remit *Faust* en scène pour la deux-millième représentation. M. D.-E. Inghelbrecht, qui est parfois lui-même le *diabolus in musica*, a écrit là-dessus des pages pertinentes, intitulées précisément *Comment on ne doit pas interpréter Faust, Pelléas, Carmen*. La poussière et la rouille qui rongent et recouvrent les ouvrages du répertoire,

c'est la routine, et c'est ce qu'en argot de théâtre on nomme les *traditions*, c'est-à-dire les modifications apportées au texte, aux mouvements, les changements faits par les interprètes à ce que l'auteur a naïvement cru définitif. Au bout d'un certain temps un ouvrage au répertoire prend cette teinte uniformément grise qui efface les reliefs. Les « raccords » auxquels on procède quand un artiste remplace le titulaire d'un rôle ne suffisent pas à conserver l'ouvrage en bon état d'entretien. Quoi que l'on fasse, si l'on se contente de laisser aller les choses, l'orchestre en vient à un *mezzo-forte* continu, « engourdissant », comme dit M. D.-E. Inghelbrecht; et selon leurs tempéraments, les artistes du chant inclinent leurs rôles vers la facilité ou vers le brío.

Pour rendre hommage à **Saint-Saëns** à l'occasion du centième anniversaire de sa naissance, l'Opéra a donc traité *Samson et Dalila* comme on eût fait d'un ouvrage nouveau. A vrai dire il est beaucoup plus facile de monter une œuvre nouvelle que de donner à une œuvre du répertoire ce coup de plumeau qui lui rendra l'éclat de ses couleurs premières. Le plumeau est un instrument léger, nécessairement, mais il faut une main énergique pour qu'il soit opérant — une main délicate aussi, bien entendu. Celle de M. Philippe Gaubert a ces deux vertus, et elle est au service d'un musicien qui sait son métier. Après *Faust*, *Samson et Dalila* lui doit un vrai rajeunissement.

L'œuvre en valait la peine : c'est tout simplement une des plus complètes qui soient au répertoire. Je sais bien tous les reproches que l'on a faits à Saint-Saëns, et qui tiennent tous dans cette sécheresse de l'homme qui eut pour conséquence cette sécheresse de sa musique. L'esprit y a certes plus de place que le cœur; mais cet ouvrier si habile, quand il rencontre un sujet où les qualités qui lui manquent n'auraient point d'emploi — et c'est le cas pour *Samson et Dalila*, comme c'est le cas pour *Phryné* — quel merveilleux travail n'accomplit-il pas! Nous sommes souvent ingrats et injustes envers les maîtres; il y a de l'injustice en effet à leur reprocher de n'avoir pas donné les œuvres pour lesquelles ils n'étaient pas nés; il y a de l'ingratitude à toujours demander « autre chose ». C'est, comme disait Flaubert,

attendre qu'un pommier produise des oranges. Vous êtes parfaitement libre de n'aimer point les pommes, mais vous ne pouvez vous plaindre qu'elles ne soient pas des oranges. Saint-Saëns n'est ni Fauré ni Debussy. C'est certain. Mais lui aussi pouvait dire : Rohan suis.

Les pages admirables de *Samson*? Mon Dieu, elles abondent dans la partition, mais les meilleures ne sont peut-être pas les plus célèbres (hormis l'air de Dalila au premier acte et le tableau de la meule). Je pense — on me pardonnera, mais comment ne pas dire « je » puisque, en somme, il faut bien que j'exprime mon opinion personnelle — je pense donc que l'ouverture, avec le chœur chanté derrière la toile baissée, puis toute la première scène; que la scène V, avec les larges accords en *fa* majeur qui précèdent l'entrée des vieillards, puis ce chœur lui-même; que tout le finale du premier acte, sont parmi les choses les plus belles du répertoire, et je pense que les deux tableaux du troisième acte ne le cèdent point au premier. La fermeté, la solidité de cette construction m'émerveillent. Mais l'originalité et la qualité des thèmes ne m'enchantent pas moins. Les années ont passé là-dessus sans que cette musique perde rien de sa force : elle est classique au sens large du mot.

Et c'est pourquoi nous devons savoir gré à M. Jacques Rouché d'avoir rendu à *Samson* plus d'éclat, plutôt que d'avoir repris quelque ouvrage moins connu. L'interprétation, avec Mme Lapeyrette, MM. Georges Thill, J. Brownlee et A. Pernet, est excellente.

Javotte, simple histoire d'une fille qui préfère l'amour aux travaux ménagers, — est une partition aux rythmes variés et aux couleurs chatoyantes. Après Mlles Zambelli et Aïda Boni, Mlle Lorcia est aujourd'hui l'étoile de ce charmant ballet. Elle brille de toute sa virtuosité et de toute sa grâce au milieu d'une constellation éblouissante : car quelle troupe dansante pourrait aujourd'hui rivaliser avec celle qui réunit des artistes comme Mlles Simoni, Didion, Huggetti, Barban, MM. Peretti, Efimoff, Leberger? M. Henri Büsser a conduit cette partition avec beaucoup de finesse.

À l'Opéra-Comique, on a repris *La Princesse Jaune*, qui sans être un ouvrage de jeunesse (Saint-Saëns avait trente-

sept ans quand la première en fut donnée en 1872) est une œuvre de début, et qui souffre aujourd'hui, comme alors, de l'insignifiance du livret. **Phryné** n'est qu'une fantaisie, mais fort réussie, et qui montre bien la clarté et l'élégance du style chez ce maître ouvrier que fut Saint-Saëns. La troupe de l'Opéra-Comique (Mlles Ertaud, Lilie Grandval, MM. Musy, Arnould, Gaud) a fait preuve des meilleures qualités individuelles et de cette autre vertu, sans laquelle rien ne vaut au théâtre, la discipline. Enfin Mlle Solange Schwarz a mimé et dansé *le Cygne*, tout chargé des souvenirs de la Pavlova. Mais Mlle Solange Schwarz est elle-même une artiste d'un si haut rang qu'elle peut oser ce qui, pour d'autres, serait trop téméraire. Chacune de ses créations ou de ses reprises nous donne le plaisir de constater qu'elle surpasse notre attente — et que n'attend-on pas d'une artiste comme elle?

§

Les concerts ont donc repris. Chez Colonne, un ouvrage nouveau de **M. D.-V. Fumet**; chez Lamoureux une œuvre de M. Maurice Emmanuel et à l'O. S. P. une de M. Rieti. Comme les deux dernières étaient données exactement à la même heure; je n'ai entendu que la *Suite Française* de M. Maurice Emmanuel.

Chez Colonne, donc, M. Paray nous offrait un poème symphonique de M. D.-V. Fumet, *Vénus sortant des eaux*, — un sujet qui a inspiré déjà combien d'artistes? M. D.-V. Fumet est un musicien dont le grand tort — impardonnable aujourd'hui — est de s'être tenu parfaitement à l'écart, d'avoir fui les chapelles et les parlotes et d'avoir travaillé sans se soucier de sa réclame. Elève de Guiraud et de Franck, condisciple de Paul Dukas, de MM. Pierre de Bréville et Guy Ropartz, on le considérerait, nous apprend M. Charles Oulmont dans une note de son beau livre sur *Ernest Chausson et la Bande à Franck* comme un révolutionnaire. Monté en loge à dix-sept ans pour le Concours de Rome, il devenait chef d'orchestre du Chat Noir, et abandonnait la baguette peu de temps après à Erik Satie, son camarade et, dans les *Gymnopédies*, son imitateur. Et puis, il semblait délaisser la musique. Mais ce n'était qu'apparence : il composait. Ami de d'Indy sur le tard, original et savant, l'avenir, selon le vœu de

M. Charles Oulmont, réparera l'injustice de ses contemporains envers « le plus indépendant des musiciens vivants ».

J'aimerais réentendre *Vénus sortant des eaux*, — non seulement parce que j'ai pris du plaisir à la première audition, mais encore parce que je souhaiterais mieux connaître une œuvre dont on ne peut, dès le premier contact, pénétrer tout le sens. M. Fumet lui donne ce sous-titre : tableau musical et humoristique. L'humour, ici, c'est le rire des dieux marins, c'est l'espèce de tumulte aquatique accompagnant le cortège de la déesse. Mais peut-être ce caractère humoristique m'apparaîtrait-il mieux à une seconde audition : la première m'a surtout montré les qualités descriptives de cette musique colorée, nuancée, bien sonnante, et qui est non seulement faite par un musicien habile, connaissant toutes les ressources de son métier, mais qui est aussi l'œuvre d'un esprit original et, ce qui est non moins louable, d'un homme de goût.

§

M. Eugène Bigot a pris possession de son poste, à la tête des **Concerts Lamoureux**. Cette association ne pouvait faire un meilleur choix : M. Bigot a toutes les qualités les meilleures, toutes celles qui font un chef. Et il sait faire travailler son orchestre, il sait lui communiquer la flamme qui l'anime. Il nous a donné un concert admirablement « au point » et d'un bout à l'autre parfait. *La Suite Française* de M. Maurice Emmanuel est composée de six pièces, et cinq d'entre elles sont empruntées à la *Sonatine V, alla francese* du même auteur, pour piano (dédiée à Robert Casadesus). Le *Divertissement*, de date plus récente, a été substitué à la pavane de la sonatine. Que M. Maurice Emmanuel a eu raison d'orchestrer ces pièces, et avec quel esprit et quel goût il l'a fait ! Qu'il s'agisse de l'*Ouverture*, dont la solennité se tempère de malice et de gaité, de la *Courante* et de la *Sarabande*, dont les effets contrastent si heureusement, de la *Gavotte* et de la *Gigue*, si gracieuse et si délurée, on admire ; mais on admire plus encore peut-être le *Divertissement*, avec sa fugue écrite en mode de sol (gamme de sol avec fa naturel) et dont la jovialité est infiniment séduisante. Chaque œuvre nouvelle de M. Maurice Emmanuel nous fait aimer davantage

ce bel et noble artiste qui joint à une science étonnante une jeunesse d'esprit et une fertilité d'invention magnifiques.

M. Eugène Bigot a donné de cette *Suite* une exécution qui fait honneur à l'orchestre Lamoureux aussi bien qu'à son chef. Et *Patrie*, de Bizet, et le quatrième *Concerto* pour piano de Saint-Saëns (M. Marcel Ciampi fit preuve des plus brillantes qualités), et *La Péri* et *L'Après-Midi d'un Faune* nous montrèrent tour à tour l'impeccable maîtrise de M. Eugène Bigot.

RENÉ DUMESNIL.

ARCHÉOLOGIE

A. Mabilley de Poncheville: *Histotre d'Artois*, Boivin. — Fernand Cauët: *Aux Quatre Vents de la Picardie*, La Renaissance du Livre.

La collection « Les Vieilles Provinces de France », publiée par Boivin et Cie, sous la direction de M. Albert Petit, membre de l'Institut, vient de s'enrichir d'une **Histoire d'Artois**, due à la plume autorisée de M. Mabilley de Poncheville. Cette province a pour capitale Arras qui ne se trouve pas au centre. Ses frontières, malaisées à définir, prêtent à confusion. Michelet, Onésime Reclus, même, ont confondu l'Artois, la Picardie et la Flandre. Le noyau primitif du pays des Atrebates ne rayonnait que sur trente à quarante kilomètres autour de sa capitale. Par la suite, il s'est agrandi vers le nord et l'ouest, en englobant le territoire des Morins. Les villes principales: Saint-Omer, Aire, Béthune, Bapaume, Hesdin, Renti, Saint-Paul, Pernes, Lens, étaient reliées entre elles par des routes bien entretenues. 1790 marqua l'apogée de son expansion territoriale par le rattachement du Boulonnais, du Calaisis, d'Andréisis, du comté de Guine, etc. Cette fertile région fut habitée dès les temps les plus reculés. Dans la période précédant l'invasion romaine, le sol était recouvert de forêts marécageuses où se rencontraient l'élan, l'ours, l'auroch; un oppidum parmi les rares qu'on pouvait trouver dans ces régions fut appelé par César Hemetocenna (ville des bois); c'était le berceau de l'Arras actuel. Les Atrebates, éleveurs, tisserands, laboureurs, étaient de merveilleux et braves cavaliers qui se défendirent vaillamment contre les envahisseurs. Commiers fut un de leurs